

La nouvelle du mois

Atelier d'écriture de nouvelles



Octobre 2009

L'aimant littéraire

<http://www.cours-ecriture.org>

Contact

L'esprit livre, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



La nouvelle du mois

Avertissement

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de *L'aimant littéraire* et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

Sommaire

Au nom du père, du fils, et du saint Esprit	5
Jean-Yves	14
Nuit marseillaise	21
Les robes vertes	30
Fait divers et petit lexique à l'usage des Terriens de l'ère pré-bi- planétaire	35
Impasse temporelle	40
Les lobes de la discorde	44

Atelier d'initiation



Au nom du père, du fils, et du saint Esprit

Aline Pittoreau – Tours – Indre et Loire

« _ Que Dieu me vienne en aide. »

Depuis cette histoire, je ne dors plus. Je sais bien que Sylvaine suscitait des rancœurs, mais c'était une bonne institutrice. Quelle motivation assez puissante, quels sentiments, pouvaient pousser quelqu'un au meurtre ? L'amour est le seul chemin, Seigneur, tu nous en donnes la direction...

Le Pardon ! Jusqu'ici, je n'avais pas eu à pardonner un tel acte. Il faut que je comprenne.

Le père Michel était troublé depuis deux jours. L'annonce de la nouvelle, un choc ; pas de dégoût, non, plutôt une réelle surprise. Il en avait entendu des choses, en confession, plus ou moins graves, mais qui restaient concevables dans le désordre humain. Et la mort faisait partie de son travail, c'était elle qui bien souvent ramenait les hommes vers la foi. Mais l'idée que quelqu'un d'autre que Dieu, décide du moment...qu'un homme décide d'en tuer un autre... ou lui même...

En l'occurrence, la victime était une femme, catholique de surcroît, et une collègue. A l'école, il l'avait côtoyée. Il est vrai que, son apparence douce, masquait mal son insatisfaction. Une sensation, perceptible, après quelques moments passés près d'elle. Le curé en était sûr, elle n'était pas en paix, surtout avec sa religion. Avec les autres, il y avait toujours une distance.

Le père Michel sortit, comme à son habitude, fumer une cigarette derrière l'église. Il prit le journal ; un journal « people » que lui avait

laissé Mathias, son jeune séminariste. Il l'ouvrit d'un geste nerveux.

« UNE INSTITUTRICE EMPOISONNEE

Vendredi, à 19h30, le corps sans vie de Sylvaine Micheton, est découvert par son compagnon. Elle gît sur le sol, près du canapé, l'air endormi. Le chien du foyer est couché près d'elle, attendant son réveil improbable.

— *Seigneur, les chiens ne sont pas idiots...*

L'appartement est en ordre, dans l'ordre du quotidien. Sur la table on remarque un magazine de décoration ouvert, une tasse de café à moitié pleine, une boîte de chocolat vide et une cigarette s'est consumée dans le cendrier. Dans le voisinage, personne n'a entendu de cris, et la voisine jure que personne n'est entré dans l'immeuble de la rue des Martyrs.

La police mène l'enquête. L'autopsie nous révèle déjà que la victime a été empoisonnée.

... Le compagnon, après interrogatoire, a été relâché. Il s'avère qu'il travaille sur Nantes et n'a pas été présent de la semaine. D'après son témoignage, leur couple était heureux et ils avaient fait le projet d'acheter un logement. Fonder un foyer lui tenait à cœur. Même si par le passé, son état psychologique était fébrile, elle avait surmonté ses doutes nous assure Paul Pugeot, le compagnon. « Nous avons décidé de nous marier ». Le suicide ne semble donc pas vraisemblable.

Cependant, au regard de l'apparente vie sans histoires de la victime, la police n'a pas de suspect, encore moins de mobile.

Pourquoi assassiner une institutrice ?

Les parents d'élèves de l'école catholique Saint Sulpice sont déconcertés : et si leur professeur n'était pas celle qu'elle prétendait, avait-elle mis leurs enfants en danger ?

En attendant des explications, la classe a repris, sans Sylvaine Micheton. A suivre donc...

G. Roudoin »

Même si cette G. Roudoin y va un peu fort, il faut avouer que le comportement de Sylvaine, ou son existence même, a conduit quelqu'un au meurtre. Seigneur, même mon propre père...

l'idée de me venger, m'a traversé l'esprit...j'ai préféré le salut...pour moi et pour lui.

Le curé était entré en religion comme on va en psychothérapie. Les choses inexplicables devaient avoir une raison; et croire que quelqu'un avait toutes les réponses comblait un vide de substance, un vide tout court.

Le silence, l'espace et la froideur de l'église, l'avait calmé aussitôt qu'il pénétra dans la nef. La trêve fut de courte durée, il entendit la porte du confessionnal claquer. D'un pas rapide, il y entra à son tour, il n'aimait pas faire attendre.

« _ Bonjour mon père ...

_ Bonjour mon enfant, qu'avez-vous à confesser ?

_ Père, bénissez-moi, car j'ai pêché...C'est Sylvaine, un drame...je suis coupable, mon père, coupable...un drame !

_ Calmez-vous, enfin, coupable de quoi ?

_ l'envie, la jalousie...Elle me rendait folle...folle ! Et si, par ma faute...le suicide...un pêché...par ma faute !

_ Selon toutes vraisemblances, elle ne s'est pas suicidée, et je ne pense pas, de toutes les manières, mon enfant, que vos actes l'auraient troublé à ce point...

_ Mais mon père...

_ Dites-moi seulement ce qui vous pèse sur la conscience.

_ Je voulais seulement qu'elle m'estime, mon père, de l'estime. Toujours là, belle, à se pavaner, à parler d'elle. A vous toiser, comme si vous n'étiez pas la hauteur...

_ Vous n'êtes pas à la hauteur Pauline ? Allons, je sais que vous avez meilleure opinion de vous-même. L'orgueil est la cause de vos tourments.

_ Mon père, j'ai pêché, et je suis punie.

_ Comment ça punie ?

_ Depuis que je l'ai volé, je suis malade. Des douleurs au ventre, atroces...

_ Que lui avez-vous volé ?

_ Un chocolat

_ Il y a des larcins plus graves, mon enfant !

_ Cette boîte de chocolat avait la marque du Seigneur, mon père, c'est le seigneur que j'ai volé...

_ Comment ça, quelle marque ?

_ Sur la boîte, un écusson de la trinité, vous savez, un triangle avec pater, filius, spiritus aux angles et deus au centre, la sainte trinité...

_ Oui, oui, je connais la trinité... » Excité par la révélation, le père était en effervescence, et cette Pauline, avec toutes ses suppliques, l'empêchait d'y voir clair.

« _ Pauline, savez-vous qui lui a donné ? C'est important.

_ Je ne sais pas, c'était sur son bureau, j'avais corrigé quelques copies...enfin, je la croyais partie rejoindre son bellâtre... »

Pour une fois, il la laissa continuer.

« Et je me suis dit, qu'elle étalait encore sa réussite...laisser ses cadeaux en évidence...il n'y avait pas de raison que je n'en profite pas aussi...

_ Bien je crois que vous avez été suffisamment malade, pour vous repentir. ».

Il coupa court en la renvoyant avec quelques « ave » et « pater ». Et la somma d'aller voir un médecin, et de lui reporter son diagnostic. Pauline faisait la timorée, mais il n'était pas dupe. Elle se souciait de son salut avant d'éprouver de la peine pour sa collègue, dont la disparition, lui donnait l'occasion de briller enfin. Néanmoins, elle mentait rarement, faute d'imagination, et se contentait d'exagérer les faits.

X

Le long cortège silencieux s'avancait vers le cimetière. Sylvaine Micheton faisait une dernière représentation funeste où chaque spectateur pouvait-être le mortel scénariste. Le curé était concentré. Sa compassion pour le moment, devait prendre le dessus sur sa quête de sens. Paul Pugeot semblait réellement troublé. Les parents de la défunte contenaient leur douleur, le visage lisse et crispé.

Lorsque le cercueil fut mis en terre, quelques sanglots éclatèrent, Pauline cachait les siens dans son mouchoir. Une certaine Gabrielle prononça quelques mots d'adieu. Toute la communauté de l'école saint Sulpice fit ses hommages à la famille.

« _ Mes prières sont avec vous mon fils.

_ Je vous remercie, mais je ne suis pas croyant. »

La stature élancée de Paul Pugeot, obligeait le curé à lever la tête pour lui parler. Son visage, sa silhouette lui étaient familiers.

Seigneur, aurais-je trop côtoyé la peine ?

« _ Vous projetiez de vous marier, n'est-ce pas ?

_ Oui...Elle m'avait persuadé de le faire à l'église.

_ C'était sans doute important pour elle, et une preuve de son amour pour vous.

_ Je ne sais pas.

_ Mon fils, allons, c'est la peine qui vous fait douter...

_ Non. Enfin...Ce n'est pas de son amour que je doute...

_ Même si Sylvaine n'était pas une pratiquante assidue, elle avait la foi.

_ Et foi en moi, monsieur le curé, vous y croyez ?!

_ Allons, la colère ne vous apaisera pas. Je comprends votre amertume. Mais vous devez garder un bon souvenir d'elle. Elle vous aimait et je suis sûr qu'elle voudrait que vous trouviez la force de continuer à vivre.

_ A vivre ! Après tous ces échecs, j'avais enfin accepté de m'engager, de lui faire des enfants. Et elle ...

_ Les voix du Seigneur sont impénétrables. Sylvaine croyait en vous, il faut y croire aussi, c'est un bien précieux qu'elle vous a laissé.

_ Les femmes que j'ai connues m'ont toutes trahi...Tout ce que je vois, c'est que ça continue... » Il tourna les talons.

A peine le curé reprenait ses esprits que Pauline l'accosta ; elle chuchotait :

« _ Je ne sais pas s'il aurait fait un bon père... »

Il la scruta d'un air réprobateur. Il n'était pas d'humeur, une furieuse envie de fumer ou de prier, un moyen de calmer le fouillis qui

régnait dans ses pensées. Cependant, grâce à un savant mélange de compassion et de lucidité, il n'oublia pas de questionner la bigote sur sa santé. Elle souffrait d'un empoisonnement.

Ce sont bien les chocolats ! Seigneur, mais un seul ne tue pas !

X

« _ Père Michel, nous tenons à vous remercier ma femme et moi... »

La petite maison familiale n'avait guère de fioritures. Un lieu spartiate où régnaient l'ordre et la discipline. Même les mouvements des intimes conviés à ce dernier hommage, semblaient éviter de froisser l'espace. Quelques gâteaux secs se dressaient au milieu de la table, pour agrémenter les boissons d'une touche alimentaire. Une photo de Sylvaine était posée exactement sous le crucifix en bois. Le christ semblait éteint de souffrance. Le temps s'était figé.

« _ C'est tout à fait normal.

_ Enfin vous voyez, vous n'avez pas douté...notre fille n'aurait jamais...

_ Oui je le pense également, son âme est avec le Seigneur maintenant, en paix.

_ Elle a toujours eu des difficultés, vous savez. Mais nous ne comprenons pas pourquoi quelqu'un...

_ Il y a beaucoup de brebis égarées. Le destin de Sylvaine a croisé le chemin d'un être qui n'a pas su trouvé le sien. Cette épreuve est douloureuse, et peut paraître injuste...

_ Notre fille a peut-être eu un comportement...enfin je ne la blâme pas, mais, et si nous avions été plus attentifs...

_ Quelque chose vous pèse mon fils ?

_ La façon dont elle est morte, mon père, elle avait des problèmes avec la nourriture. D'après la police, elle aurait absorbé de la mort aux rats en grande quantité. Nous avons tenté...mais...elle ne voulait pas en parler.

En ébullition, le curé sentait que le meurtrier devait être un proche, qu'il était entré dans l'intimité de l'institutrice.

Remettre de l'ordre, Seigneur, il faut que je sois méthodique. La culpabilité de chacun doit travailler pour le salut de leurs âmes. Tant que le vrai coupable ne sera pas démasqué, rien ne prendra la bonne direction.

— L'aide ne peut se donner sans l'assentiment. Chérissez le souvenir de votre fille, et pardonnez-vous. L'amour, seulement, doit vous guider. »

La souffrance sur leurs visages était glacée de remords. Cela contraria le père Michel, qui sortit pour retrouver sa lucidité.

Risqué ! Utiliser un vice...ô Seigneur, quelqu'un a retourné l'insatiabilité de Sylvaine contre elle. Si elle n'avait pas avalé tous les chocolats, elle serait en vie ! Et d'autres auraient pu en pâtir ! Jouer avec la vie de cette manière, quelle arrogance. Pour quelle raison ?

« Mon père, je peux vous parler ? »

L'intrusion de Gabrielle avait été discrète, mais sa présence imposante. Tout son corps réclamait. Une sorte de caprice bien en chair, soutenu d'un désir bleu profond.

« Gabrielle la meilleure amie de Sylvaine. » Elle lui tendait la main.

Il eut un mouvement de surprise, mais obtempéra.

« C'est vous qui avez prononcé le discours.

— Mon père, j'ai des soupçons. Mais je ne sais pas à qui en parler. Vous êtes le seul à avoir du recul.

— Je comprends...

— J'ai réfléchi à qui pouvait lui en vouloir. Et je ne vois qu'elle.

— Pardon ? » La brutalité du discours le médusait.

« Avant sa rencontre avec Sylvaine, Paul avait une amie. Elle n'a jamais accepté qu'il soit de nouveau heureux. Il a dû s'en éloigner. Elle pourrissait leur relation.

— Et vous pensez qu'elle se serait vengée, juste pour le récupérer ?

_ Pas seulement. Sylvaine voulait que Paul se réconcilie avec ses enfants. Elle avait pris contact avec eux. Elle pensait que c'était cette femme qui l'empêchait de les voir.

_ Pourquoi ?

_ Tout posséder de Paul ! Lui faire payer son abandon.

_ Mademoiselle, c'est effectivement très troublant, néanmoins on ne peut accuser quelqu'un sans preuves. Vous devriez raconter cette histoire à la police. Mais la perte d'une amie ne justifie pas toute la dureté dont vous faites preuve.

_ Je n'aime pas ceux qui abusent de leur pouvoir, c'est tout. Merci de votre écoute. »
Elle avait disparu comme éclair : un bruit, un éclat et l'obscurité. Le curé tentait d'y retrouver la lumière.

X

Mathias s'affairait à préparer l'office. Le curé mâchait une gomme à la nicotine, dont le goût amer lui soulevait le cœur.

« Mathias es-tu prêt pour ta première prêche ? »
Le séminariste se dirigea vers le père. Il semblait encore plus grand qu'à l'habitude.

Comme bousculé, le curé s'affala sur un banc. Ce visage, cette démarche...

Seigneur, tout s'éclaire !

Le père, le fils...Ce choix, qu'il n'avait jamais compris d'être dans cette paroisse. L'insistance avec laquelle il l'avait persuadé de l'aider à l'école...

Sous le regard rempli de compassion que lui adressait le curé, Mathias s'arrêta net. Il y eut un long silence.

Un défilé d'images se succédait dans les yeux de Michel. Son propre abandon par son père, sa douleur, son désir d'amour...Comment il avait décidé qu'il serait, l'inverse de son père, qu'il aimerait sans attaches pour ne pas risquer de les rompre...puis sa vocation. Et son impuissance maintenant.

« Mon enfant, as-tu fait ce que je crois ? »

Mathias saisit une bible.

« Il le fallait ; pour ma rédemption mon père !

_ Mais c'est pêcher capital, n'as-tu rien compris ?

_ Lorsque mon père est mort, mon père adoptif, il y a 6 mois, il m'a fait promettre de me réconcilier avec mon vrai père. » Il fit une pause.

« Cette institutrice, je croyais qu'elle allait m'aider à comprendre, à faire le pas. Elle a changé d'avis.

_ Ce n'est pas une raison suffisante.

_ Dieu n'existe pas sans le père, le fils et le saint Esprit.

_ Et cet acte, crois-tu qu'il va rétablir l'équilibre, que ce sacrifice t'appartenait ?

_ Abraham était prêt à sacrifier son fils !

_ C'était pour tester sa foi. Et la tienne ne t'a pas sauvé. C'est en toi qu'il fallait trouver Dieu.

_ J'ai observé cette femme, sa façon de manger, sa façon d'être, son narcissisme. Elle m'a rejeté pour mettre un autre à ma place. Pour mettre son enfant. Comment trouver Dieu, quand vous n'existez plus mon père ?

_ C'est pourtant là qu'il se manifeste, tu t'es muré tout seul dans cette condition. Tu sais, je te vois moi, Mathias, pourquoi pas toi ? ! »

Mathias baissa la tête. Le curé n'eut aucun mal à l'emmener jusqu'au poste de police ; il trimballait un fantôme sans expressions.

Etre aveugle, Seigneur, est-il pire que d'être sourd à ton message ?

C'était sa part d'humanité qui avait sauvé le curé, et non sa part de divinité, encore moins celle du saint esprit. La rédemption est humaine.

« _ Que Dieu nous pardonne. »

Jean-Yves

MATHI = U – Poisy – Haute Savoie

Les lundis suivants les weekends ou Jean-Yves assure la permanence technique du centre d'essai, quand je sors des vestiaires aux alentours de six heures quarante-cinq, j'allume l'atelier encore désert et c'est en fait à ce moment précis, alors que je n'y pensais absolument pas quelques minutes auparavant, que me tombe froidement dessus l'appréhension de le découvrir quelque part, perdu.

Je fais le tour de l'atelier, en silence, redécouvrant cette mauvaise sensation d'enfance, quand il me fallait, à la tombée de la nuit, poussée par une peur panique du cambriolage, vérifier que la fenêtre de la cave était bien close. Telle une bête sauvage, l'atelier ronronne dans son demi-sommeil. Je marche sans bruit, de peur de le réveiller. Sous mes pas, je sens le sol vibrer légèrement. J'avance encore, m'enfonce dans la forêt de ressorts des machines « S », qui ondulent dans l'air chargé d'huile. Je tressaille devant le sifflement sec d'un piston, sursaute au déclenchement d'un gicleur.

Devant les portes des cabines, surtout, la tension devient palpable. Si mon collègue devait se résoudre à mettre fin à ses jours, je ne pense pas qu'il choisirait l'espace ouvert d'un atelier dont la façade ouest, entièrement vitrée, donne sur le parking de l'entreprise. La possibilité de l'y surprendre en plein préparatif me semble à la fois trop faible si c'est effectivement ce qu'il souhaite et trop élevée dans le cas contraire.

Dans cette triste hypothèse, je suis persuadé qu'il choisirait de s'isoler derrière les cloisons d'une cabine anti-bruit. On en dénombre cinq dans notre secteur, abritant les cinq bancs d'essai les plus bruyants du centre : le banc suspension, le banc embrayage, le banc boîte de vitesse, le banc ferroviaire et le banc aéronautique. Cinq portes que je trouve étrangement lourdes, étrangement froides. Je les pousse en m'aidant de l'épaule, les lèvres serrées, les yeux déjà au plafond. Je ne sais pas comment va finir toute cette histoire, mais il est certain que je n'oublierai pas ces moments. Un coup d'œil encore au magasin, un dernier détour par les bureaux, c'est terminé. Il est sept heures, je peux mettre en chauffe la machine à expresso.

X

J'ai intégré le service « essais mécaniques » il y a bientôt deux années, par le hasard des mutations internes. Avant de le côtoyer de près, j'avais déjà croisé Jean-Yves, au secrétariat du laboratoire de métallurgie notamment, ou dans la salle de préparation où il raccourcissait des vis pour les besoins de ses montages, et m'étais fait de lui une idée fautive, quoique largement répandue. Mais il ne faut pas un mois à une personne normalement sensible pour comprendre que sa clownerie n'est en réalité qu'un vernis masquant les blessures de son âme. Pour ma part, je reste persuadé que son malaise date de bien plus longtemps que ses récents déboires conjugaux et c'est justement pour cette raison que ma main tremble sur la poignée des cabines : et si son divorce agissait sur lui comme un détonateur ?

Il faut être franc : je ne suis pas l'ami de Jean-Yves. Ses centres d'intérêt ne sont pas les miens, sa façon de vivre m'est étrangère. Il est pour moi un collègue que j'apprécie, c'est tout. Je ne l'inviterai sans doute jamais chez moi, sauf s'il me vient à l'idée d'organiser un repas de service. Nous avons cette relation de « pause

café », à la fois intense par sa répétition et relativement faible par son contenu.

Reste que je suis ému devant sa façon presque enfantine de dissimuler ses blessures. Quand il enjambe le dévidoir de papier à la manière d'un huddler, quand il se propulse sur son chariot à outil, mimant une brasse coulée, quand il suspend boules et guirlande au dessus de son bureau dès le mois d'octobre, quand il fait pousser des tomates cerise sur les bords de fenêtres de l'atelier, quand il annonce son arrivée en imitant la sirène des pompiers, je ris, bien sûr, comme les autres, mais je me demande au fond si je ne devrais pas pleurer. Que penser également des autres jours, ces mauvais jours, où il n'arrive pas à dissimuler ses efforts à participer à la conversation. Ces longues minutes où il reste planté, le menton dans les mains, les yeux dans le vague, inaccessible. Je ne vois que de la douleur dans chacun de ces comportements.

X

Jean-Yves est quelqu'un d'exigeant. Envers les autres et envers lui-même. Je le soupçonne d'être souvent irrité par le manque de rigueur ou le laxisme de nos clients internes et de nos supérieurs. Cela ressort parfois, brusquement. Il explose, gueule et fait à son idée. Tant pis pour eux. Lui sait comment cela fonctionne, connaît ses essais dans les moindres détails. Il est complètement dans son droit et d'ailleurs, il a raison. Un point c'est tout. J'apprécie ce trait de caractère qui se vérifie également hors du cadre professionnel. Quand il nous parle de l'éducation de sa fille, la même exigence suinte de son discours. Les choses, toujours et quelque soit leur nature, s'accomplissent d'une certaine façon, selon certaines règles. Jean-Yves est ce que l'on appelle un homme de principes.

Est-ce cette exigence qui le prive d'amis proches ? Je ne veux pas m'avancer, au fond, je n'en sais rien. Ce que j'observe, c'est qu'au travail, il est l'ami de tout le monde mais celui

de personne en particulier. Pour chacun de mes collègues, je peux facilement en trouver un deuxième avec lequel il entretient une relation un peu plus intime. Fred et Dudu posent régulièrement leur après midi pour aller aux champignons, Gilles et Guigui se voient tous les week-ends, Fabrice et Jean-François soulèvent de la fonte ensemble entre midi et deux Jean-Yves n'a pas d'alter ego ici. Je ne sais pas s'il en a ailleurs. Il nous parle parfois de son voisin, chez qui il prend l'apéritif de temps en temps. C'est à peu près tout. De ce que j'en connais, sa vie sociale ressemble à un désert.

Personne, pourtant, ne peut prétendre qu'il n'est pas quelqu'un de bien, qu'il n'a pas le cœur sous la main. Il a rendu service à chacun d'entre nous et il le refera volontiers si on lui demande. Il n'y aura d'ailleurs sans doute même pas besoin de lui demander.

Il est d'autant plus difficile pour nous de le voir sombrer, petit à petit, se recroqueviller. De plus en plus souvent, il prend sa pause de midi en solitaire, au bord du lac, mentionnant un besoin de respirer. Notre regard, je crois, commence à l'effrayer, car il y voit son propre reflet, en avance de phase. A moins qu'il ne veuille s'épargner les saccades d'une conversation pousive. Quand il déjeunait encore avec nous, les semaines après le départ de sa femme, il ne parlait que de moto. Sa bécane, c'était tout à fait clair, était devenu son plus fidèle échappatoire. Rapport poids-puissance, Valentino Rossi, usure des pneumatiques, courbes grisantes de la voie rapide.... Nous acquiescions sans rien comprendre, puisque personne, et Jean-Yves le sait bien, ne s'intéresse aux deux roues...

X

Il y a aussi une chose dont il me faut absolument parler, par honnêteté : notre lâcheté. Quand un homme se noie, les personnes autour de lui ont le devoir de lui tendre la main. Notre comportement vis-à-vis de

Jean-Yves s'apparente à de la non assistance à personne en danger. L'avocat qui nous défendra lors du procès aura bien du mal à nous trouver des circonstances atténuantes. D'ailleurs, je vais cesser d'employer ce « nous » qui me protège. Je suis coupable, je plaide coupable, je savais, je n'ai rien fait. Pourquoi ? Je suis lâche, monsieur le président, terriblement lâche. Je n'ai même pas trouvé le courage de lui dire « Écoute Jean-Yves, si tu as besoin de moi, je suis là, n'hésite pas. ». Même pas cela. J'ai pratiqué la politique de l'autruche, à outrance, j'ai sciemment sous-estimé les mauvais signes, pourtant évidents. Dans ce genre de situation, je l'ai déjà remarqué, il me vient toujours une petite idée derrière la tête, une idée que je sais fausse mais qui me rassure quand même, qui légitime mon inaction. Elle me susurre « mais non, voyons, tu te fais des idées, il n'est pas si mal, et d'ailleurs, de quoi te mêles-tu ? »

C'est un petit diable qui me parle, qui me ferme les yeux, qui me coute les lèvres. Et je suis ses conseils, et je le laisse faire ! Quelle honte, quelle bassesse ! Tout cela pour ne pas mettre en péril mon petit confort douillet....

X

Jean-Yves doit mesurer un mètre soixante-dix pour un bon quatre-vingt –dix kilos. Il a ce physique particulier des gens qu'on surnomme « gros nounours ». Tout est rond, chez lui, le ventre, les cuisses, les bras, les fesses. Rond et souple, incroyablement souple. Tonique également, ses acrobaties nous le prouvent tous les jours. Ses rondeurs cachent un corps d'athlète.

Quand on le regarde, ce qui frappe instantanément, ce sont ses cheveux : on ne peut pas dire qu'il soit chauve, mais on ne peut pas dire le contraire non plus. Il doit d'ailleurs apprécier modérément cette indécision capillaire, parce qu'il se coiffe la plupart du temps d'un bandana, noué sur le crâne à la façon d'un pirate. Ajoutez à cela une dentition supérieure entièrement refaite, qui lui trace un sourire trop blanc, légèrement de biais, sous un nez rond, au

dessus duquel percent deux petits yeux verts. Placez le tout dans un ovale quasi parfait, et voilà Jean-Yves qui arrive, boudiné dans un bleu de travail trop petit.

- Café ?
- OK !
- Thierry ?
- J'arrive, je vais chercher Michel.

Notre fine équipe de café. Il est toujours étrange de constater avec quelle facilité s'installent les routines. Nous prenons le café, tous les quatre, tous les jours, pratiquement aux mêmes horaires. Michel prend un sucre et demi, Jean-Yves un seul, Thierry et moi ne sucrons pas. Michel utilise sa tasse verte personnelle, qu'il range sur son bureau, les autres tasses se trouvent dans le tiroir, sous la machine à café. Il faut également préparer les « soucoupes », morceaux de papier pliés en quatre. On se place autour de cette minuscule table ronde, à hauteur de coudes, placé au « coin communication » de l'atelier. L'ambiance est changeante dans ce cercle, mais reste fixée la plupart du temps sur la rigolade. On se moque gentiment les uns des autres, on se rudoie un peu, on se cherche quelques poux. On peut aussi commenter les hauts faits des collègues ou les dérapages du chef. L'ironie est le seul socle commun de nos discussions, et c'est d'ailleurs sur ce mode que Michel attaque ce jour là :

- Dis donc Jean-Yves, fais pas l'con ce week-end, va pas te pendre à un palan sinon, tu sais bien, ça va encore nous retomber dessus !
- Sans compter que si tu nous tombes dessus, on risque bien d'y passer aussi... Ou alors il faudrait te pendre de pas trop haut. Un mètre maximum, ça suffit, tu sais...

Je me tais. Je n'aurais jamais osé. Je me demande d'ailleurs si mes collègues ne sont pas allés un peu trop loin. Jean-Yves les fixe, un demi-sourire crispé au bord des lèvres. Deux secondes passent, une éternité.

- Ne vous inquiétez pas : j'y ai bien pensé mais ça leur ferait trop plaisir. Et puis, il y a ma fille....

Au fond de ma tasse, que je fixe d'un regard flou, danse le petit diable. Une nouvelle fois, mes actes sont en totale contradiction avec mes pensées. J'aimerais le gifler, lui cracher dessus, briser la tasse...et je me sens malgré moi soupirer de soulagement sous son regard complice.

Nuit marseillaise

Lise – Chancia – Ain

Stéphanie fut soulagée d'entendre des pas résonner dans la pénombre derrière elle. Elle attendait depuis un quart d'heure son dernier client de la nuit dans une ruelle à Marseille. La jeune femme blonde au maquillage outrancier était fatiguée et avait hâte de rentrer chez elle. Pour se donner du courage, elle fixait la silhouette rassurante de Notre-Dame-de-la-Garde, où son père l'emmenait chaque dimanche, quand elle était enfant. Elle tira sur son débardeur pour dévoiler davantage sa poitrine et se retourna avec un sourire provocant. En voyant l'homme qui se tenait devant elle, elle ne comprit pas immédiatement qu'elle ne rentrerait jamais chez elle. Quand il se jeta sur elle avec un regard fou, elle ne réagit pas.

X

Le commissaire Bévert sursauta légèrement avant d'afficher un air blasé devant la scène du crime.

- Commissaire, j'appelle la police scientifique ? demanda avec enthousiasme Sylvain, le stagiaire dont Bévert était responsable.
- Non, attendez! répondit Bévert d'un ton hargneux.

Sylvain resta silencieux dans le froid glacial. Le corps était entièrement nu, placé en position fœtale sur les pavés irréguliers de la rue étroite.

Des agents de police se tenaient plus loin, derrière les rubans, pour empêcher les curieux d'approcher. Suivi par son stagiaire, le commissaire s'approcha de la victime. Son maquillage avait été étalé sur ses joues et son front, comme si on avait essayé de le lui enlever. Il se pencha plus près pour étudier le visage couvert de rouge à lèvres, de fard à paupière et de crayon bleu turquoise. Les couleurs vives formaient un contraste lugubre avec la pâleur cadavérique du visage poupin de la victime. La voix acérée du commissaire fit violemment sursauter Sylvain.

Vous pouvez appeler la police scientifique, même s'ils ont sûrement des choses plus intéressantes à faire que d'étudier un banal meurtre de prostituée.

X

Au commissariat, Sylvain étudiait avec attention les photos de la scène du crime de la veille. Pour une raison qu'il avait du mal à saisir, il était fasciné par ces images. Ce corps recroquevillé, ce visage barbouillé aux couleurs vives et la tristesse du décor : une rue pavée en colimaçon, un réverbère et le ciel gris d'un matin ordinaire. Les vêtements et le sac de la victime avaient été retrouvés dans une poubelle et ne laissaient pas beaucoup de place au doute quant aux activités de la jeune femme. Comme l'avait dédaigneusement prédit Bévert, ils avaient sur les bras un énième meurtre de prostituée, qui venait confirmer les statistiques effarantes de la ville de Marseille en la matière. Mais la position fœtale, la nudité et le maquillage maladroitement essuyé le poussait à éliminer un crime impulsif et à chercher plus loin.

Le commissaire passa devant la petite table dépourvue d'ordinateur qu'on avait attribuée à Sylvain dans un coin du commissariat.

- Ne perdez pas de temps là-dessus ! C'est sûrement une passe qui a mal tourné. C'est une

goutte d'eau dans la mer, cette fille. Classez-moi cette affaire vite fait, on a du pain sur la planche. On attend un bateau du Maroc, qui, d'après nos infos est bourré d'héroïne ! On va avoir besoin de larbins pour prêter main forte.

- J'attends le rapport du légiste. Et je pensais qu'il fallait au moins fouiller dans le passé de la victime, interroger ses voisins, son entourage. C'est le protocole, et...

Sylvain reprit son souffle, presque surpris des mots qu'il avait osé prononcer. Le commissaire lui jeta un regard énervé.

- Écoute, c'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace, j'ai 40 ans de carrière derrière moi !

- Bien sûr, commissaire. Mais, enfin, j'aimerais beaucoup, si vous le permettez, creuser un peu plus ce meurtre.

- Et moi, je te dis que j'ai besoin de bras pour décharger ce bateau. Tu prends ta veste et on y va. Je t'interdis de creuser cette affaire, compris ? D'ailleurs, tu n'as plus accès au dossier, donne-le moi.

X

Sandra regarda avec étonnement Sylvain entrer dans leur appartement. Le jeune policier avait l'air épuisé, ses vêtements étaient couverts de traces noires et il dégageait une odeur insupportable de poisson.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé, chéri ? Tu t'es fâché avec une poissonnière ?

- Arrête de te moquer, répondit Sylvain en s'affalant sur une chaise. Bévert m'en a fait baver aujourd'hui. Il m'a fait décharger un bateau, soit disant pour trouver de l'héroïne et à part des caisses de poissons, on n'a trouvé que dalle ! Il a gardé un air satisfait tout l'après-midi en me donnant des ordres, j'en peux plus de ce type ! Heureusement qu'on est vendredi...

- Chéri, si tu veux réaliser ton rêve et devenir un enquêteur reconnu, tu ne dois pas te mettre à dos ton supérieur, à moins de pouvoir sérieusement le faire taire.
- Ce n'est même pas la question, il m'interdit d'enquêter sur le meurtre d'hier, personne ne s'intéresse un tant soit peu à cette fille. Je n'ai même plus accès au dossier.

Il décapsula deux bières et en tendit une à Sandra. Sa compagne était institutrice mais sa grande passion était l'informatique. Elle semblait plongée dans des algorithmes compliqués qui formaient des signes ésotériques. Sans lâcher l'écran des yeux, elle saisit la bouteille.

- Tu ne devrais pas te rendre malade comme ça, tu n'as pas à sauver toutes les pauvres âmes de ce monde. Laisse tomber.
- Comment ça, laisser tomber ? J'ai choisi ce métier pour réparer des injustices, pour aider les victimes que personne n'aide. Il est hors de question que je laisse tomber, alors que je j'ai commencé il y a seulement quelques mois ! Comment oses-tu me dire ça ?

Sylvain s'était levé et regardait d'un air incrédule son amie. Il ne comprenait pas son attitude. Déçu, il se dirigea lentement vers la salle de bain. Il avait compris qu'il ne devait pas attendre de soutien de la part de Sandra.

X

Quand Sylvain ouvrit les yeux le lendemain matin, tous ses problèmes envahirent instantanément son esprit ; le cadavre presque bleu, les accès de colère de Bévert et le pragmatisme de Sandra qui n'arrivait pas à regarder tout ça sous le même angle que lui.

Déterminé à profiter du week-end pour clarifier ses idées, il alla se préparer du café. Dans le salon, Sandra n'était pas scotchée à son écran comme d'habitude, et son regard tomba sur une

pile de documents posés au centre de la table, surmontée d'un post-it jaune : « Pour me faire pardonner. Je t'assure que je comprends ton besoin de résoudre cette affaire. Je t'épargne le déjeuner chez mes parents. Je t'aime. »

Sylvain saisit la pile de documents et n'en crut pas ses yeux quand il découvrit le dossier de police sur la fameuse affaire, ainsi que toutes les archives sur la victime. Stupéfait, il parcourut plusieurs fois les pages imprimées.

Puis il enfila le premier jean qui lui tomba sous la main et sortit en trombe de l'appartement.

Les parents de Sandra étaient à table quand de furieux coups frappés sur leur porte les firent sursauter.

- Sylvain, qu'est-ce qu'il se passe ?
- Bonjour, je ... je suis désolé de vous avoir fait peur, j'ai besoin de parler à Sandra.
- Mais, elle n'est pas là, voyons. Tout va bien ? Sylvain, vous, enfin, vous sentez le poisson et vous avez l'air vraiment mal.
- Je dois y aller, encore une fois, je suis désolé.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. La seule raison pour laquelle Sandra lui aurait menti était qu'elle avait replongé. Elle était certainement chez Rémi.

Il enfourcha son scooter. Le moteur vrombit quand il démarra, sous le regard étonné de ses beaux-parents.

Sans prendre la peine de frapper, Sylvain entra comme une tornade dans l'appartement de Rémi.

- Sandra ! Tu m'avais promis ! Tu sais très bien que tu ne peux pas continuer à participer aux piratages illégaux de votre petite équipe. C'est du passé, tout ça!
- Ecoute, c'est ma passion, je ne peux pas arrêter. Et, grâce à moi, tu vas pouvoir enquêter sur ton affaire. On n'est pas des criminels.

- Mais tu ne comprends rien ! Je ne vais pas résoudre une affaire en utilisant des documents que tu as volés !
- C'est toi qui es borné. Ton monde tout rose n'existe pas. Il faut te donner les moyens de tes rêves. Tu veux résoudre ton affaire, oui ou non ?

Sylvain claqua la porte sans répondre.

X

Assis dans son salon, le jeune homme essayait de maîtriser les pensées qui bouillonnaient dans sa tête. Il contemplait les documents. Utiliser ces documents allait à l'encontre de ses principes, mais les mots de Sandra ne cessaient de revenir à la charge. N'était-il pas trop idéaliste ? Après tout, l'important était de résoudre l'affaire, non ?

Malgré la culpabilité qu'il ressentait, il commença à lire le dossier.

Il découvrit que Stéphanie Matifon, 25 ans, avait eu une enfance difficile. Elle avait arrêté l'école à 14 ans. D'après les rapports de police, elle avait été arrêtée plusieurs fois pour racolage et semblait assumer son activité qui lui permettait de manger et de louer un minuscule appartement dans un quartier mal famé de la ville. Durant les deux interrogatoires de police qu'elle avait subis, elle s'était montrée tout à tour insolente, aguicheuse ou carrément agressive.

Sylvain remarque un extrait du compte-rendu d'interrogatoire : « Mon père, c'est pas un tendre, mais, tu vois, je le comprends, moi, il rêvait de devenir prêtre, sans gosses, sans femmes et paf, j'arrive comme un cheveu sur la soupe, en tuant ma mère par-dessus le marché. Pas étonnant qu'il ait envie de me cogner de temps en temps, t'es pas d'accord, mon mignon ? »

Un père violent, une mère morte en couche et une fille qui quitte l'école trop tôt et devient prostituée. Le portrait de famille n'est pas

flatteur, pensa Sylvain et surtout, tout tend vers la théorie de Bévert.

Le rapport du légiste révélait que la victime avait été étranglée et qu'elle n'avait pas lutté. Un nombre à 8 chiffres était écrit dans sa paume : 98422135. Plus étrange, le maquillage camouflait deux griffures en forme de croix sur les joues.

X

Dans son coin du commissariat, Sylvain fixait le nombre retrouvé sur la main de Stéphanie Matifon. Puis il saisit son téléphone portable, fit en sorte de cacher son identité et tapa les chiffres inscrits sur la main de la victime, en les précédant de 06. A sa grande surprise, une sonnerie retentit dans le bureau voisin et la voix de Bévert répondit. Il raccrocha précipitamment.

Le soupçon de culpabilité qui subsistait en lui fut balayé d'un coup par une rage bouleversante. Bévert était lié à la victime ? Voilà pourquoi il a étouffé cette affaire.

Un sentiment puissant d'injustice prit possession du jeune policier. Tout fut clair dans sa tête. Sandra avait raison, peu importe les moyens, il devait choisir son camp.

Sûr de lui, il entra sans frapper dans le bureau de Bévert.

- Votre numéro de portable était noté sur la main de la victime ! Vous pouvez m'expliquer ?
- Mais il me court sur le haricot, ce gamin !
- Bévert se leva brutalement et alla fermer la porte. Il reprit d'un ton plus bas.
- Je vous avais interdit d'enquêter sur cette affaire !
- La victime avait votre numéro de portable écrit dans sa paume. Vous m'avez empêché de travailler depuis le début.
- Sylvain s'interrompit et prit une grande inspiration.

- Je suis certain qu'un lien avec une prostituée assassinée pourrait pas mal abîmer la fin de votre carrière, sans parler de votre mariage.
- Bévert blêmit.
- Petit arrogant, comment oses-tu me faire du chantage ? Je peux avoir ta tête quand je veux !
- Je veux enquêter sur cette affaire, mais surtout, je veux plus de respect de votre part et... peut être même une augmentation. Bien sur que vous pourriez avoir ma tête comme vous dites. Mais en ruinant votre mariage et votre réputation. Ce serait dommage, si près de la retraite.
- Sylvain jubilait. Il n'aurait jamais cru que menacer quelqu'un procurait une telle euphorie. Il pouvait presque voir les rouages tourner dans le cerveau de Bévert. Sur le visage du commissaire, la peur et la résignation prit la place de la colère.
- Je n'ai rien à voir avec ce meurtre. J'étais son client.
- C'est ce que je pensais. Je pense avoir une piste. On devrait rendre visite au père. Il est dans une maison de retraite.
- Pourquoi lui ? Qu'est-ce qui te met la puce à l'oreille ?
- Je pense qu'il y a un lien entre sa vocation de prêtre et ces croix sur les joues de la victime. Ça expliquerait aussi pourquoi il n'y a pas eu de lutte.

X

Les deux enquêteurs se rendirent à la maison de retraite où résidait Marcel Matifon.

L'homme était dans sa chambre. Il était calme et silencieux, une bible ouverte était posée sur ses genoux.

Bévert les présenta et expliqua les faits au vieil homme. Celui-ci restait de marbre. L'attention de Sylvain fut attirée par un trousseau de clés posé sur une commode.

- Je vais devoir vous emprunter ce trousseau pour l'enquête, M. Matifon, vous vous y opposez ?

Devant le silence de l'homme, Sylvain sortit un sac en plastique de son sac, y plongea la main et saisit les clés à travers le plastique.

L'homme se balançait d'avant en arrière en marmonnant, les yeux sur la bible.

X

Le lundi suivant, Sylvain eut la surprise de trouver son coin de commissariat vide. Bévert s'approcha et pointa du doigt un vrai bureau avec ordinateur et fauteuil.

- L'analyse du trousseau est revenue, l'ADN de la victime se trouvait sur une clé, des cellules de peau. Maintenant, c'est à la justice de faire son travail. Le père de Stéphanie voulait la purifier. C'est un fanatique, la Bible lui aurait ordonné de la faire.

- Quelle affaire intéressante ! J'espère que vous avez mis à jour le dossier. En tout cas, soyez sur que j'en ai conservé une copie originale.

Bévert s'éloigna sans un mot. Un sourire satisfait envahit le visage du jeune enquêteur.

Les robes vertes

Michèle Heinault – Neuville-sur-Ain – Ain

Le village semblait désert mais ELLE ne s'en étonna pas outre mesure parce que c'était dimanche.

Comme elle ne savait trop à quoi s'occuper, et qu'il faisait beau, elle avait décidé d'aller se promener sans but ; elle avait pris sa voiture et elle roulait depuis peut-être vingt minutes quand elle avait vu le panneau : Maison à vendre ».

Non qu'elle en cherche vraiment une-elle n'en a pas les moyens- mais elle adore visiter les vieilles maisons et, vu l'endroit où elle se trouvait, cette maison ne devait sans doute pas être du style « villa avec piscine » !

Elle avait donc suivi la direction indiquée et s'était retrouvée dans un vieux village avec son orme sur la place de l'église, son clocher qui aurait mérité réparation, son coq un peu penché et son cimetière au portail rouillé.

Elle eut le choix pour garer sa voiture (quelle merveille ! choisir où se gare, ne pas payer...Elle avait oublié que cela pût encore exister.), descendit et alla s'asseoir sur le banc de bois mangé de mousse qui flanquait le pied de l'orme, l'enserrant comme un collier.

Il était quatre heures de l'après midi, le soleil avait presque disparu et soudain elle eut froid. Personne à qui demander où se trouvait la maison à vendre, pas même un petit bar où boire un café.

Elle rejoignit sa voiture ; il faisait quand même moins froid à l'intérieur !

Au moins j'aurai pris l'air pensa-t-elle, un peu déçue malgré tout de ne pas avoir pu assouvir sa gourmandise (oui une maison se savoure,

lentement, précautionneusement, comme le plat

Le plus fin, comme un mets rare !).

Elle mit le contact.

Mais sa Juliette (c'était une habitude chez elle de donner des noms à ses objets familiers) refusa obstinément de démarrer.

-Bravo ! En panne dans ce bled, sans un garage à des lieues à la ronde ! enfin, heureusement, j'ai pris mon portable. Je vais appeler mon garagiste préféré.

-mais ? Qu'est-ce que.....

Avant qu'elle ait pu esquisser le moindre geste, un groupe pour le moins étonnant avait envahi la place.

Etonnant parce que tous étaient vêtus d'une manière bien particulière : ce qu'elle vit d'abord ce furent des vagues...brunes, noires et vertes. Puis elle perçut l'ordre ; la vague brune venait d'abord, puis la verte, puis la noire.

La première vague était celle des soldats, la deuxième celle de femmes jeunes- pas plus de quarante ans pour les plus âgées- et la dernière tous les autres. Elle se demanda qui avait fait ce choix et pourquoi !

Le groupe ondoyant et silencieux se dirigeait vers l'église dont la porte s'ouvrit violemment sous les coups d'un soldat, et tous disparurent dans ce trou béant d'où aucune lumière ne filtrait.

Elle se sentait perdue ; elle ne comprenait pas ce qui se passait, elle avait peur. Et Juliette qui refusait toujours de démarrer !

Combien de temps le groupe resta-t-il enfermé là elle n'aurait su le dire.

Quand enfin la porte se rouvrit ce fut pour un ballet macabre...La vague noire se scinda en deux pour s'aligner de chaque côté des marches et s'immobiliser.

Un corbillard tiré par deux soldats sortit lentement et vint s'arrêter devant la grille du cimetière. Toutes les jeunes femmes en vert gisaient sur le plancher, grotesquement enchevêtrées les unes dans les autres.

Cette fois les deux vagues reconstituées pénétrèrent dans le cimetière à la suite du corbillard et la grille se referma.

Atterrée Elle n'osait plus bouger, ni même essayer de faire démarrer Juliette.

Mais quand le groupe – amputé de sa vague la plus chatoyante- sortit du cimetière il ne fit aucunement attention à elle ; comme si une voiture dans ce village, sur cette place déserte, ne les troublait pas dans leur terrible besoin.

Elle fut encore un long moment après que la vague eut disparu au détour d'une petite rue, avant de pouvoir reprendre ses esprits.

Mon dieu ce n'est pas possible, j'ai fait un cauchemar ! Il faut que j'aille voir, il faut...

Et elle suivit à son tour le chemin du groupe.

Le cimetière n'était pas très grand, il devait avoir tout au plus une cinquantaine de tombes.

Et tout au fond, contre un mur un peu penché, aux pierres disjointes, une pierre surmontée d'une croix.

Elle s'approcha, le corps noué, raide, douloureux, la nausée au bord des lèvres.

Mais il n'y avait plus que les robes vertes à demi recouvertes de terre. Rien d'autre.

Elle fit demi tour, rejoignit en toute hâte Juliette qui cette fois démarra promptement, et reprit la nationale 66.

Il faut que je trouve le nom de ce village, se dit-elle, il faut que je sache.

Et à cet instant elle vit le panneau de sortie...Un trait rouge semblait rayer « Vertnadiou » du monde des vivants.

De retour chez elle, elle se précipita sur son encyclopédie et chercha Vertnadiou.

Ce qu'elle trouva la laissa perplexe.

Vertnadiou était en effet un petit village mais il avait complètement disparu depuis la fin de la guerre 39-40. Il n'en restait qu'une statue sur une place vide...Une vierge verte en hommage aux jeunes femmes que les nazis avaient obligées à faire la fête avec eux, toutes revêtues d'une robe verte, avant de les violer et de les tuer.

Elle décida de retourner sur les lieux dès le lendemain.

Mais elle ne put jamais revoir ce qu'elle avait vu ce jour là. Sur la place il n'y avait plus d'orme, plus d'église et plus de cimetière ; plus de rues ni de maisons.

Rien qu'une place déserte et une statue verte...ou était-elle mangée par la mousse ?

Vertrnadieu n'existait plus depuis ce jour atroce qui avait fini dans le feu.

Mais elle avait vécu sa tragédie soixante deux ans plus tard.

Atelier de formation



Fait divers et petit lexique à l'usage des Terriens de l'ère pré-bi-planétaire

Karin – Stockholm - Suède

Fait divers du futur et petit lexique à l'usage des Terriens du présent (extraits)

Consigne N° 5 : Inventez une nouvelle à partir d'une liste de dix mots sélectionnés par la Délégation à la langue française et aux langues de France dans le cadre de la *semaine de la langue française*.

Ailleurs, capteur, clair de terre, clic, compatible, désirer, génome, pérenne, transformer, vision

Les forces spéciales de la police anti-terroriste bi-planétaire viennent de démanteler un vaste réseau de trafic de faux numéros d'autorisation destinés à alimenter illégalement des programmes de clics involontaires de génome. Selon nos sources, de hauts dignitaires du gouvernement seraient la cible de ce complot visant à transformer leur patrimoine génétique à des fins crimino-politiques. Le coup de filet opéré ce matin a relancé le débat sur la nécessité de crypter les données génétiques de nos élites afin de les protéger des capteurs à Génome environnants, pouvant désormais être greffés sur les organes de vision de n'importe quel utilisateur.

500 tonnes de clic pérenne ont également été retrouvés dans les locaux abritant les activités de cette organisation criminelle dont les « têtes pensantes », deux membres déchus du mouvement « Désirer l'Ailleurs » selon nos

*dernières informations, finançaient leurs activités frauduleuses en écoulant sur Mars leur drogue via des revendeurs peu scrupuleux. Ces derniers profitaient des conditions propices offertes par les soirées de **clairs de terre compatibles** pour vendre leur marchandise à des Terriens rendus vulnérables.*

Les personnes interpellées seront déférées ce lundi matin devant le procureur de Cour Terrienne de Justice et encourent des peines allant de la lobotomie des deux hémisphères jusqu'à l'envoi comme cobayes en laboratoire de recherche bi-planétaire.

Capteur à Génome (CG)

Invention (2077), plus connue sous le sigle CG, qui a marqué le début d'une nouvelle ère d'étroite collaboration entre les équipes de recherche de la planète Terre et celles de Mars. Le capteur à génome s'appuie principalement sur une technique d'interception des ondes émises par l'ARN messenger (ARNm). Il permet à son détenteur de lire et d'enregistrer à distance le contenu des cellules ADN du Terrien ou Martien de son choix ainsi que d'en vérifier la compatibilité avec son propre programme.

Capteur microscopique qui peut être greffé sur les organes de la vision de l'utilisateur, il se déclenche sur double clic simultané des deux yeux pour les Terriens / frottement d'antennes pour les Martiens. Les informations sont alors déversées dans l'hémisphère cérébral droit / la cavité buccale de traitement des données respectivement, pour une analyse immédiate de l'information.

Les domaines d'application du CG sont multiples :

- Intégré dans les tests de grossesse, il permet une détection avancée des anomalies de l'embryon et/ou un repérage précoce d'éventuelles incompatibilités de caractère avec ses géniteurs une douzaine d'années plus tard. Couplée avec la technique plus récente du *clic de génome* (voir plus bas), cette invention a révolutionné le domaine de la psychologie, rendant en outre le concept terrien de « crise d'adolescence », censée être caractérisé par un

fort rejet du modèle parental, totalement suranné.

- Cette technique est également largement utilisée dans le domaine de l'assurance-vie et l'assurance-maladie, permettant aux établissements qui vendent ces services de ne couvrir que les individus dotés d'un génome sain.

- Le CG a entre autres largement contribué à faciliter les approches amoureuses intra et bi-planétaires, remplaçant des pratiques d'un autre âge tel le speed-dating.

Clair de terre compatible

Se dit d'un contexte propice à l'accouplement entre un Terrien et un Martien. Des études ont montré que cette situation, caractérisée par l'éclairement de la planète Mars par la lumière solaire renvoyée par la Terre, avait, outre son pouvoir aphrodisiaque, un effet non négligeable sur le comportement des Terriens présents sur Mars :

- loquacité,
- disparition de toute gêne,
- altération sensible de la volonté.

Clic de génome

Technique permettant à l'utilisateur, via une application utilisable sur n'importe quel micro-ordinateur relié à la base centrale interplanétaire, de transformer son propre patrimoine génétique ou celui d'un autre sujet d'un simple clic droit de souris. Les données à fournir en entrée au programme sont :

- Carte génomique du sujet à modifier produite par le CG (voir plus haut),
- Lorsque la cible n'est pas un embryon, mineur sous autorité parentale ou adulte sous tutelle, code d'autorisation fourni le Ministère bi-planétaire des Transformations Génétiques.

La législation afférente au clic de génome n'en est qu'à ses balbutiements et n'a pas encore été harmonisée. Pratique récemment légalisée chez les Martiens, le clic involontaire de génome est

en outre encore assimilé à un viol et puni par l'art. 1267-46 (a) du code pénal terrien.

Clic pérenne

Substance psychotrope classée catégorie A par la législation sanitaire bi-planétaire. Des études ont montré que les usagers de cette drogue dangereuse sont essentiellement des vieillards terriens nostalgiques de l'ère pré-rapprochement Terre/Mars. Sa consommation crée artificiellement l'impression de pouvoir prendre des clichés mentaux et de figer ainsi de façon pérenne au niveau de la mémoire des instants, ou clics instantanés, vécus comme agréables.

Les symptômes et risques sanitaires liés à l'utilisation du clic pérenne sont nombreux : vertiges, hallucinations, perte de coordination, délires et problèmes de santé mentale. Les flash-backs (souvenir brusque d'une mauvaise expérience sous emprise de la drogue) peuvent se produire même après de longues années de sevrage.

Désirer l'Ailleurs

Groupe à l'origine du rapprochement bi-planétaire. Initialement simple organisation d'étudiants terriens contestataires lancée en 2068, le mouvement a vite pris de l'ampleur, ralliant en outre artistes et éminentes personnalités du monde universitaire. Leur message était double : dénoncer la sclérose du modèle terrien, revendiquer le droit au désir d'autre chose - nouveaux espaces, nouvelles influences culturelles, nouveau départ.

A l'aide des fonds collectés grâce aux méga-concerts « Désirer l'Ailleurs » devenus mythiques, ils mirent en place un vaste programme de prospection spatiale afin d'étudier les possibilités d'échanges avec d'autres cultures extra-planétaires.

C'est sur Mars, qu'ils trouvèrent enfin un écho à leur quête de changement en 2070, lorsqu'ils rencontrèrent un groupe de jeunes Martiens idéalistes partageant une même vision et un même désir d'ailleurs.

Le mouvement fut très rapidement récupéré par les forces politiques des deux planètes.

Commença alors un programme d'échanges qui s'étendit peu à peu à tous les domaines de la société et déboucha sur le Grand Rapprochement bi-planétaire (2075).

Aujourd'hui, le groupe « Désirer l'Ailleurs » a cessé toute activité. Ceux de ses membres fondateurs qui sont toujours en vie ont pour la plupart perdu la raison, rejoint des organisations criminelles et/ou sont devenus « accros » au clic pérenne, nostalgiques d'un temps révolu.

Impasse temporelle

Jocelyne Dupont - Québec - Canada

Des trous de mémoires viennent perturber l'existence d'un homme...

Je ne sais plus trop ce qu'il m'arrive depuis quelque temps. Il me semble que je passe de longs moments à farfouiller dans ma tête à la recherche de quelque chose qui m'échappe. Serais-je devenu amnésique ou atteint d'une quelconque maladie dégénérative ? J'essaie de recomposer ces trous, mais je ne retrouve qu'un sentiment de vide absolu. J'éprouve de plus en plus souvent ces pertes de mémoire dès que je me trouve hors de mon appartement. Je sors et vlan : blanc total ! J'ignore combien de temps se passe avant que ma mémoire ne fasse un bond en avant et que je revienne à moi, mais ce chaos dans ma tête commence affreusement à m'angoisser.

Dernièrement, je suis tombé sur Mme Colette dans le couloir. C'est ma voisine du dessous. Elle a ouvert sa porte et avant que je n'arrive à sa hauteur, je l'ai entendu pester contre le bruit que font mes chaussures dans l'escalier. Cette vieille bique, qui devrait normalement être sourde, a l'art de me mettre hors de moi ! J'étais sur le point de lui répliquer quelque chose et puis ce fût tout à coup le vide dans ma tête. Aucune phrase ne se formulait, je flottais dans l'instant, hagard. Mon regard était fixé sur l'issue de secours comme si j'allais en tirer une quelconque révélation. Et puis bang, tout est revenu. La vieille me regardait soudainement avec une mine effarée. Ensuite encore le néant complet, puis je suis reparti chez moi gêné en bredouillant quelque chose dont je n'ai aucune souvenance de la portée.

* * *

Je commence un nouveau cahier. Je sens l'odeur de la reliure de cuir neuve, j'adore ça. Je ne passe pas une journée sans noircir quelques pages. J'aligne celui terminé sur le sommet de la pile avec tous les autres. Je crois que cela me rassure en quelque sorte sur moi-même d'avoir à ma portée tous ces écrits. Tout y est consigné, mes états d'âme, mon quotidien, des idées qui me viennent. Pourtant, je n'ai jamais relu une seule de ces notes, ni même feuilleté brièvement les pages.

Hier, alors que j'étais en train de m'habiller pour aller chercher le journal au coin de la rue, j'ai cru entendre un appel, comme un gémissement dans le couloir. J'ai ouvert la porte et au moment où j'ai posé mon talon sur le linoléum, paf, encore un de ces trous de mémoire qui m'a happé. Quand je suis revenu à moi, j'étais en pan de chemise devant l'appartement de Mme Collette. Ma tête a fait le tour en une fraction de seconde pour analyser la situation et en me tâtant les cuisses, j'ai réalisé que j'étais sans pantalon. La honte totale ! Mme Colette était évidemment à son entrée (cette vieille grincheuse semble passer sa vie dans les couloirs) et elle a poussé un petit cri de surprise en me voyant. J'ai eu un autre trou de mémoire. Il m'est difficile de dire combien de temps je suis resté planté là, mais lorsque je suis revenu à moi, j'ai entendu Mme Colette fermer sa porte et tourner la clef à double tour. Elle doit me prendre pour un exhibitionniste ou quelque chose dans ce goût-là. Après cet épisode, je crois que je vais avoir du mal à croiser son regard sans me sentir totalement embarrassé.

Ce qui est plutôt surprenant c'est que je peux facilement décrire ces passages à vide. Ils me laissent une marque très vive et précise dans la tête. C'est comme si l'instant s'arrêtait dans un flottement intemporel. Vide. J'entends ma respiration. Un son très marqué, amplifié, comme haletant. Une sensation de recentrage sur moi-même plutôt étrange. Je n'ai pas l'ombre d'une réminiscence de n'avoir jamais ressenti ce genre de chose auparavant. Je deviens de plus en plus désorienté. Je perds la notion du temps, je n'arrive pas à dire combien

de jours se sont écoulés depuis le premier trou de mémoire. Je dois sérieusement penser à consulter un médecin.

* * *

Je deviens totalement fou. Quelle saleté ai-je chopé ? Les pertes de mémoire reviennent de plus en plus souvent et curieusement toujours lorsque je suis hors de mon appartement, dans le couloir ou la cage d'escalier, si bien que j'ai peur de mettre le nez dehors à présent. Pourtant, il me faut absolument sortir d'ici, je dois consulter. Je passe de longs moments à chercher des bribes de souvenirs, quelque chose qui pourrait me donner une piste, une explication sur ce qui m'arrive. Je ne trouve rien et tout finit par s'entremêler dans ma tête. J'ai l'esprit comme une bouillie, totalement embrouillé.

Je tourne dans l'appartement, empreint d'une anxiété malade. Je crois que je vais essayer l'issue de secours qui se trouve devant la porte de Mme Collette. Cette porte qui donne par derrière est la façon la plus rapide de me rendre à la clinique. Une fois là-bas, je pourrai passer des tests, avoir un diagnostic médical, des réponses à mes questions !

* * *

Ce matin, j'ai cru entendre comme un appel au secours venant du couloir. J'ai immédiatement pensé à Mme Collette. Elle qui vit toute seule à son âge. Je suis descendu en quatrième vitesse. Mes pas résonnaient dans la cage d'escalier. Voilà que la vieille bique s'en plaignait; le bruit de mes chaussures la dérangeait ! Ça m'a mis en rogne. J'avais une réplique cinglante à lui servir, mais arrivé à sa hauteur, boum, trou de mémoire. Je me souviens d'avoir fixé l'issue de secours un bon moment. En revenant à moi, au lieu de foncer droit devant et courir jusqu'à la clinique, j'ai rebroussé chemin embarrassé, tel un voleur démasqué qui laisse son butin sur place. J'ai marmonné quelque chose en

remontant l'escalier à l'adresse de Mme Collette, je ne sais plus trop de quoi il s'agissait.

* * *

Cette situation me rend dingue. J'ai peur de ne plus revenir à moi, de rester dans ce néant brut à jamais. Je n'ai aucun contrôle ni mesure du temps que je passe emprisonné à l'intérieur de moi-même ni de tout ce que cela signifie. J'ai l'impression de me débattre dans une glue qui me retient de plus en plus loin de moi-même.

Ce matin, j'ai eu la brillante idée d'utiliser la sortie de secours. Je me préparais lorsqu'un genre de cri étouffé a retenti. On aurait dit quelqu'un en difficulté. J'ai dévalé les escaliers en courant. J'ai entendu Mme Collette maugréer contre le bruit de mes chaussures. J'étais furax. Dans ma tête résonnait mon souffle précipité. Je flottais dans un espace blanc. À la minute où je suis revenu à moi, j'ai vu l'œil consterné de Mme Colette fixé sur moi. Elle a poussé un petit cri strident et a fermé sa porte à double tour. Je ne m'expliquais pas sa réaction jusqu'à ce que je fasse le tour de moi. J'avais comme l'impression d'avoir oublié quelque chose; je ne portais pas de pantalon ! Ce constat justifiait certainement son air énervé. Vers où est-ce que je courais exactement ? J'ai regardé l'issue de secours durant un instant. Toujours ce maudit flottement. Puis j'ai encore entendu crier, mais j'étais déjà remonté vers mon appartement. Un genre d'appel à l'aide. Étrangement, on aurait dit ma voix, mais en plus caverneuse. Ça m'a royalement secoué et dans un excès de panique, j'ai balancé tous mes cahiers sur le plancher. Je me suis assis par terre et j'ai feuilleté les pages, toutes sans exception étaient datées du mardi 2 octobre.

Les lobes de la discorde

Raf Raf –Essone - France

A la question "Qui êtes-vous ?" il existe une multitude de réponses en fonction du contexte. Dans cette nouvelle, le héros s'est embrouillé.

Je soupirai, résigné, et je repris le récit de ma vie bien décidé à leur faire comprendre qu'assurément je pouvais m'insérer dans leur pays, et que bien évidemment, je possédais plein de capacités et surtout une grande faculté d'adaptation. Je sortis le papier que l'on m'avait demandé de remplir avant l'arrivée et le lus à haute voix:

« J'ai la peau mate et la chevelure brune. Enfant, il m'a fallu du temps pour comprendre que j'avais le type méditerranéen alors même que j'habitais à mille kilomètres de là-bas. Mon front est large, bombé et bosselé. Jusqu'à l'adolescence, j'ai cru ou voulu croire, avec naïveté, que ces bosses étaient le signe d'une grande intelligence et je les palpais avec affection. J'espérais, en secret, que ma cervelle crût et enfonçât d'avantage ma boîte crânienne pour laisser paraître un front plus démesuré. Mais les rêves d'enfant ne se réalisent pas toujours et j'ai évité à la fois un visage grotesque et un boulet de matière grise que j'aurais été sans doute incapable d'utiliser avec discernement ».

Mais on s'en cogne de vos bosses et de votre enfance ! glapit l'un des inspecteurs. Ou douaniers. Je ne savais pas bien quelle autorité ils étaient supposés représenter, mais je

comprenais que ma situation devenait de plus en plus merdique.

Vous êtes qui ? reprit-il. Et pourquoi votre trogne ne ressemble pas beaucoup à celles de vos supposés enfants, surtout le petit là ? Il désigna du menton mon troisième enfant, ravi surtout d'avoir utilisé le mot « supposé » qu'il avait bien laissé traîner entre ses lèvres pour en faire savourer toute la complexité à son collègue et me morfondre.

Qui suis-je ? Mais je ne fais que ça de vous en parler ! dis-je sans beaucoup de conviction.

Continuez et arrêtez de faire le malin, votre numéro de cirque commence à échauffer mes neurones. Et quand la température devient trop élevée, mes cellules grisent éclatent façon popcorn et je deviens comme un taureau, je fonce dans le tas dès qu'un mariolle comme vous agite ses bobards devant mon nez, si vous voyez ce que je veux dire...

Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire mais j'évitai de prolonger le sujet. Il était le boss, point. Plus que tout, je regrettais amèrement d'avoir rédigé un texte franc et décalé juste pour dédramatiser un peu tout ça et montrer notre niveau d'éducation. Je pensais que dans ce nouveau pays, chacun serait accueillant vis-à-vis des intellectuels. Nom de Dieu, mais quel crétin ! On ne me demandait pas une dissertation, juste des renseignements administratifs. Vraiment, je n'étais pas doué pour ces procédures et j'avais attiré leur attention. De plus, maintenant, j'étais obligé de lire à voix haute ma fiche 'description complète'. Je repris en veillant à rester calme et légèrement ironique pour étouffer mon angoisse croissante:

« Deux grands yeux marron barrent mon visage, rehaussés par de larges sourcils noirs et broussailleux. A une époque, j'ai vaguement essayé de les discipliner mais cela demande de la constance. Par ailleurs, je possède de longs cils. C'est un détail dérisoire mais qui plait aux

femmes. Mon nez est légèrement cabossé. Il aurait été droit, un jour, selon ma mère, mais j'en doute. J'ai du mal à me souvenir et, aujourd'hui, je trouve étrange de ne pas me rappeler. Dans tous les cas, le rugby et quelques jeux d'honneur ont définitivement tranché la question. Non, la partie de mon visage sur lequel je suis partagé reste mes oreilles. Selon moi, elles sont parfaitement dessinées, rondes, légèrement charnues mais sans excès et où chaque pli semble tracé par une pointe légère et fragile. Satinées, elles sont encore maintenant d'une extrême douceur et je me surprends fréquemment à caresser chacun des lobes, avec une préférence pour le droit, le plus velouté des deux. Néanmoins, ces deux superbes créations de la nature sont légèrement décollées. Et là réside le dilemme : des oreilles plus discrètes sont-elles plus admirables quand bien même elles sont moins discernables ? »

Mais on s'en tape le coquillard de vos oreilles en chou-fleur ! Mais je rêve ! Nous, on veut comprendre, Monsieur Kassapourian...

Katchadourian, Monsieur l'inspecteur.

Je ne suis pas inspecteur, mais commissaire de la Police des Lignes Frontalières et du Respect des Traditions Patriotiques, la PLFRTP. L'affaire est mal embarquée avec tous vos salamalèques. Poursuivez !

Je continue à lire ou...

Continuez à lire ! On fera le point à la fin ! soupira excédé son acolyte.

J'allai protester, expliquer mais, la vue de leur mine bornée et de leurs mains agitées m'en dissuada. En outre, je remarquais que mes enfants commençaient eux-aussi à devenir plus nerveux ; ils faisaient semblant de lire. Je m'exécutai rapidement :

« J'étais Directeur chez PROUTPROUTTUTUT. Dans la vie de tous les jours, au sein de la

population des cadres dirigeants, mon physique se détachait. Du reste, j'avais souvent des compliments sur mon bronzage ce qui me permettait de faire le malin à bon compte en distillant ma plaisanterie habituelle sur la permanence de ce maquillage. »

Je scrutai mes deux gras frelons pour voir s'ils souriaient à cette dernière phrase. Bide total. Je toussotai nerveusement et je repris ma lecture :

« A l'inverse, lors de mes multiples voyages vers le sud j'ai constaté que je devenais un homme passe-partout, une sorte de receveur universel des nationalités: le regard libanais à Byblos, la chevelure tunisienne à Carthage, le teint espagnol à Madrid dans cet ordre ou dans un autre, peu importe. Plus d'une fois, j'ai été confondu, parfois fêté comme un natif de retour dans son pays, également promu guide local voire malmené par les autorités, qui ne pouvaient croire à mon identité. Je suis comme un mat auquel seraient accrochés les drapeaux colorés de nombreux pays. J'aime cette sensation d'appartenir à une autre communauté, de lui voler quelques secrets comme l'entrée d'une mosquée, une arrière boutique, une vue interdite. En me fondant dans le décor, j'endosse l'assurance et le détachement du natif. Et...»

Il le fait exprès, hein ! dis-moi qu'il le fait exprès ! me coupa le fameux capitaine de la PLFRTP. Capitaine ou commandant ?

Vous allez voir si on vous secoue un peu, ce qui va tomber de votre crâne ! ajouta-t'il. Ce sera un vrai mat de cocagne. Mais ça suffit maintenant, parlez-nous de vos enfants ? Expliquez nous ce problème de ressemblance. Si vous ne voulez pas prendre le vol de retour sans autre vérification, je vous conseille d'arrêter votre numéro de claquettes, si vous voyez ce que je veux dire.

Là, je voyais très bien et je lus directement le chapitre 'description enfants/points de ressemblance parents' du formulaire. Ce

chapitre était obligatoire pour tous les migrants de longue durée sans les résultats de test ADN certifiés par une agence de la PLFRTP : « Mes trois enfants me ressemblent bien sûr mais leur patine est différente. Ils ont tous le même regard chaud et pénétrant, un regard d'oriental et d'arménien. Un regard qui s'anime avec la vie de famille et son cortège de fête. Mais un regard brouillé, étoilé de fêlures sacrées où se lit un drame étouffé qu'il leur faudra porter, eux-aussi, encore et encore, comme prix à leur appartenance et à leur fidélité à leurs aïeux. »

Très émouvant. Mais vote petit dernier, avec les yeux verts et les cheveux blonds, vous allez oser affirmer qu'il vous ressemble.


Je ne répondis rien et je me dirigeai vers mon troisième fils. Je m'approchai de lui, doucement et je secouai sa chevelure blonde pour le rassurer, lui montrer que tout cela, c'était un jeu que les grands font quand ils s'ennuient. Ensuite, je me tournai avec lui face à nos interviewers et je soulevai délicatement ses cheveux pour révéler ses belles et délicates oreilles décollées.





Post – publicité australienne


En savoir plus sur L'aimant littéraire


L'aimant littéraire propose diverses modalités de cours et des prestations à distance. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur déjà publié :

 **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier et de découvrir l'univers de la nouvelle en toute liberté. S'inscrire : <http://www.cours-ecriture.org/>

 **L'atelier de formation** en trois ans. La deux premières années sont destinées à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La troisième année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles et à un approfondissement des techniques et procédés abordés la première année. [S'inscrire : http://www.cours-ecriture.org](http://www.cours-ecriture.org)

 **Des cours individuels par e-mail** adaptés à votre projet et à votre rythme. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org) : <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 **Un service de correction et de réécriture** vous permettra de présenter vos manuscrits aux éditeurs de votre choix. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org). <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 Enfin, L'aimant littéraire vous guide dans le choix de vos livres. La **librairie les arts de l'écrit** a sélectionné et répertorié des ouvrages qui répondront à vos nombreuses questions. <http://www.artsdelecrit.com/>